

Brèves littéraires

Brèves

Et la vie continue...

Andrée Casgrain

Numéro 58, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5943ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Casgrain, A. (2001). Et la vie continue.... *Brèves littéraires*, (58), 103–109.

ANDRÉE CASGRAIN

Et la vie continue...

« Votre mère n'en a plus pour très longtemps. »

Cette voix étrangère me réveille en pleine nuit. Aussitôt le combiné raccroché, je veux prendre la route, mais Charles m'en empêche.

« C'est inutile. Avec cette tempête, le Parc est sûrement fermé... »

Maudit Parc ! Maudite vie ! Maudite mort, aussi. J'en veux à la terre entière, à cette distance entre nous.

Au petit matin, les rafales de vent forment des lames de neige. Charles conduit sans détourner son regard de la route. Il n'est pas bavard. Pour lui, les mots sont des boulets dont il s'encombre rarement. Il voyage allège.

Prisonnière du même habitacle et pourtant à cent lieues de lui, je déroule une suite d'images à jamais gravées dans ma mémoire. Rien de triste. Rien de réjouissant.

Sur mes genoux, mes bouts de vie rassemblés en une courtepoinette. La bordure au point zigzag empêche qu'elle ne s'effiloche. Pendant des années, j'ai figolé cet ouvrage. Chaque tissu agencé soigneusement à sa raison d'être : des couleurs s'attirent, des motifs

s'opposent et des textures se marient. Chaque ensemble est encadré d'une lisière bleu lilas. En pointant du doigt une pièce, n'importe laquelle, je raconte de but en blanc son histoire.

En cousant côte à côte nos souvenirs, ma mère et moi avons consolidé nos liens. Il m'est difficile de rompre définitivement le fil, de me convaincre que tout est bel et bien terminé, qu'il n'y aura plus cette complicité entre nous, ces obstinations à transformer un fait pour le rendre conforme au souvenir de l'une ou de l'autre.

Il y a un an, je faisais la connaissance de Charles. Dernièrement, il s'est installé chez moi. Il connaît peu ma vie, ma famille. Lorsqu'il m'a vue emporter la courtepointe, il n'a posé qu'une question.

« C'est étrange que ta mère n'ait pas cousu un premier carré rappelant ta naissance... Non ? »

Je ne veux rien entendre et je n'ai pas envie de lui raconter mon histoire. Il ne pourrait rien changer au fait que cette femme que j'appelle ma mère ne m'a jamais donné la vie, que Mathilde m'a adoptée et que j'ai fait de même. Pour l'instant, je flotte entre mon enfance et ma mère mourante. Je crains cette rupture irrémédiable de nos liens.

Charles s'habitue aux émotions qui m'envahissent. Je deviens tout autre. Ces brèves échappées me sont essentielles. Il se tait, sachant que dans un autre moment, je raconterai dans une avalanche de mots ce qui me retenait loin de lui. Si ma fuite s'éternise et

qu'il craint de me perdre, il dira : « J'suis là, tu sais ». Je le sais.

Mathilde, ma mère, se meurt. Sa vie ne tient qu'à un fil. Je m'accroche à ce fil plus solide qu'un cordon ombilical. Enfant, je retrouvais, grâce à lui, le chemin du cœur maternel et quand de grandes peines ont failli de me faire sombrer, Mathilde en a solidifié le lien pour me maintenir à flot. Un fil, un tout petit fil pour que jamais je n'oublie qui je suis et qui elle est.

Arrivée près d'elle, sa main dans la mienne, je lui dirai avant qu'il ne soit trop tard, avant qu'elle ne puisse plus m'entendre, combien je l'aime. Je rapiécerais sa mémoire morcelée de nos histoires maintes fois racontées, de nos anecdotes remodelées, de nos radotages préférés. En promenant son doigt sur la courtepoinette, Mathilde me dira en riant : « Tu te souviens... » et je me rappellerai chaque instant de notre vie. Peu m'importe si elle confond les marguerites bleues sur fond blanc avec les billes vertes sur fond jaune.

Charles stationne la voiture. J'apprécie sa présence et le contact ferme de sa main qui se referme sur la mienne comme s'il voulait à tout prix me rattacher à la vie. Il ouvre la porte principale et l'odeur infecte, mal camouflée par une surdose d'encens, me lève le cœur. J'hésite puis fais demi-tour en courant dans l'allée tel un animal menacé.

Une neige toute fraîche recouvre les branches des arbres. Personne ne viendra les secouer. Le nez rivé

aux vitres, les pensionnaires n'agitent que de vieux souvenirs. Je reviens sur mes pas, décidée à affronter l'inévitable.

Charles tient ma courtepointe. J'allais l'oublier. Il me prend dans ses bras. Je me laisse bercer comme une réfugiée craignant qu'en bougeant, le bateau ne chavire. Je voudrais retourner en arrière, revivre encore les moments heureux vécus auprès de Mathilde. Charles me ramène à la réalité. Il serre un peu plus ma main puis s'arrête devant la porte de la chambre. Je préfère entrer seule. Il me tend la courtepointe en me disant :

« Je t'attends ici... Si tu as besoin... »

Franchir le seuil de la porte m'écorche le cœur. Les larmes coulent librement sur mes joues, glissent sur ma courtepointe et s'assèchent sur mon bouclier. Une dernière fois, je voudrais entendre ma mère s'esclaffer des mots fous que je lançais jadis pour attraper son rire. Une fois, juste une fois encore... un grand rire...

La pièce est lugubre, comme lorsque l'éclairage s'éteint brusquement sur un plateau de tournage. Aucun voyant rouge n'indique la sortie de secours. Je dépose ma courtepointe sur le gros fauteuil en cuir puis, tout doucement, comme on s'approche d'un nid, j'avance vers Mathilde. Une forme vagissante repose sur le dos, la tête appuyée sur un oreiller. La bouche largement ouverte émet des râlements. Deux mains bleutées, posées sur le drap blanc, délimitent son corps émacié. Je ne parviens plus à détourner mon

regard. La forme s'anime. De grands yeux fouillent mon visage en quête d'un prénom. Moi, jeune femme, enfant, je murmure à l'oreille de la mourante : « C'est moi, maman. » Mon souffle soulève ses cheveux fins comme un duvet. Mathilde balbutie.

« C'est toi ? »

Mathilde ne me reconnaît pas. Elle cherche à se lever, mais des sangles la retiennent à son lit. Impuissante, je la regarde se débattre. Sa main touche la mienne. Sa moiteur me répugne. Avec dédain, j'esuie ma main. Je regrette mon geste comme je regrette de m'être éloignée si longtemps. Trop tard !

Je reste peu de temps et je ne tiens pas sa main dans la mienne. Je n'arrive pas à lui dire que je l'aime. Elle ne le saura jamais, car je m'estompe de sa mémoire. Je la quitte sans frôler sa joue de mes lèvres, sans véritables adieux, en oubliant la courtepointe sur le fauteuil. En sortant, je fonce droit devant ; la porte se referme d'elle-même. Au grand air, je respire profondément pour compresser au plus profond de moi cette mort dans l'âme. Je fuis Mathilde. Sans courage, je l'abandonne. « Maman, j'ai si peur ! »

Charles me poursuit. Mon garde du cœur s'inquiète mais n'ose prononcer un mot. Des mots ! Aucun n'apaiserait mon déchirement. Après un moment, je reprends courage :

« Je retourne auprès d'elle... J'ai... J'ai oublié la courtepointe.

— Je t'accompagne...

— Non ! J'ai besoin d'être seule... avec maman. »

Sans hésiter, j'ouvre la porte de la chambre, décidée à lui murmurer ce que j'ai depuis si longtemps besoin d'exprimer avec des mots. Avec douceur, je m'approche du lit, de Mathilde. Je souffle plus fort, plus près de son oreille, pour qu'elle m'identifie : « Maman ! Maman ! C'est moi, Émy, ta fille ». Mathilde ouvre les yeux et me fixe intensément. Je n'en dis pas plus et prends délicatement sa main dans la mienne. Je caresse ses longs doigts maigres, m'attardant sur ses jointures. Ses yeux vitreux ne me quittent plus. Ils s'accrochent à mon regard comme on s'agrippe à une bouée. Sur le lit, tout près d'elle afin qu'elle puisse bien la voir, la toucher, je dépose la courtépente et je raconte les histoires heureuses de notre vie. Mathilde ne bronche pas. Elle écoute attentivement la narration de tous ces événements qui nous ont réunies. Mes doigts traversent le temps, flânent sur les chemins de mon enfance.

« Maman, tu te souviens... »

Si j'hésite, il me suffit de regarder Mathilde pour découvrir derrière l'écran de ses yeux ce que le bout de tissu cache. Je m'apprête à rompre le lien en accompagnant ma mère jusqu'à son dernier repos. Je l'installe confortablement dans ma mémoire.

Mathilde respire péniblement. Je l'embrasse et appuie ma tête sur son épaule. « Adieu ! maman ... Je t'aime. » Les paupières fermées, Mathilde ne bouge plus. Son visage dégage une impression de quiétude. On dirait même qu'elle sourit. Je reste un moment près d'elle. Avant de sortir de la chambre, je replie la

courtepointe et l'emporte en la pressant sur mon cœur.

Mathilde repose en paix. J'ai gardé un bout de dentelle qui ornait le collet de sa robe. Une pièce essentielle qui marque la fin.

Charles regarde ma nouvelle courtepointe. Son doigt s'attarde sur un bout de tissu en soie. Un sourire taquin illumine son visage. Dans sa main, il tient ce qu'il reste de la cravate qu'il portait lorsque je l'ai connu.